

Conférence de **Boris RYBAK**

**L'IMPLICITE**

présentée le 19 mars 1983

à la Société de linguistique de Paris

Transcription complète par Marie-Simone Klapholz

Je voudrais donc parler de l'implicite, et, par voie d'inférence, de la logique de l'énonciation et de la formalisation mathématique que l'on peut attendre aujourd'hui du langage-langue et des autres langages aussi, comme les gestuelles et mimiques.

Le problème de la formalisation a souffert, comme vous le savez, de formalisations un peu précoces, mal fondées, et notamment l'aventure, ou plus exactement la mésaventure, qui est arrivée à Chomsky, est dans l'esprit de chacun. Evidemment tout ceci reposait sur un certain nombre de considérations, pourrait-on dire, un peu trop précipitées; d'abord le langage est quelque chose qui est cinétique, au moins, et en conséquence donner une formalisation purement statique était déjà hasardeux, d'autre part le système de la langue anglaise, langue très évoluée, comme on sait, ne pouvait pas servir de patron pour toutes les langues, contrairement à ce que croyait Chomsky, et il a confirmé d'ailleurs son erreur, si je puis dire, par l'enthousiasme excessif qu'il a porté au dieu-ordinateur, en croyant justifier cette procédure de formalisation par ces machines qu'on appelle des ordinateurs, qui sont tout simplement des calculateurs rapides, sans plus, qui ne sont pas doués d'intelligence. Quand on dit "intelligence de l'ordinateur", c'est l'intelligence de l'architecte qui l'a conçu et du programmeur qui l'utilise. Même les ordinateurs heuristiques qui sont des ordinateurs qui balisent, qui cherchent, cherchent en fonction d'un programme imposé.

D'autre part, on pourrait faire d'autres critiques à la formalisation de Chomsky. Par exemple, nous ne procédons pas pour la formation des mots par concaténation comme fonctionne une machine à écrire et un clavier d'ordinateur. Alors donc, il y a actuellement une crise dans le cadre de la formalisation, et même on peut se demander s'il y a un bien-fondé à aller plus avant dans ce domaine.

Eh bien oui, il y a toujours un intérêt à chercher, à trouver des universaux, des invariants, c'est à dire finalement les lois qui gouvernent les éléments d'une discipline, car la recherche ne consiste pas seulement à rechercher, même éventuellement à trouver, mais à partir de ces découvertes, il s'agit véritablement de mettre en évidence des lois. La science a pour objet les lois, et non pas simplement une espèce d'accumulation, comme un tas de cailloux, de faits. Pas du tout: ce n'est pas appositionnel. La science représente un système interactif, hiérarchisé dans ses différents domaines, et en conséquence il y a des lois d'interaction et de hiérarchisation. Si on l'ignore, on ne fait pas de la science. En conséquence, l'apport que peut donner la symbolisation simplement logique, mais, plus avant, la symbolisation algorithmique, celle donc des mathématiques, cet apport est à considérer d'une façon urgente, étant donné précisément la lacune que laisse ce naufrage de la conceptualisation de Chomsky.

En 1975, j'ai énoncé, dans un article, "Logique des systèmes vivants", que j'ai donné à l'Encyclopaedia Universalis, un principe nouveau, qui vient de Schrödinger, et qui est celui de moteur informationnel. Schrödinger, vous le savez tous, est un très grand physicien, un théoricien, et il est en quelque sorte la preuve vivante, l'une des preuves vivantes, de la valeur de la théorie dans les différents domaines des sciences et notamment la physique, mais c'est également vrai pour les autres disciplines. Il faut bien comprendre - je fais ici une petite parenthèse - que l'on parle beaucoup d'interdisciplinarité: en fait, la théorie est par définition interdisciplinaire, puisqu'elle irrigue les différentes parties des sciences, le principe étant toujours de chercher la législation fondamentale qui régit l'Univers, que ce soit l'univers dans sa totalité ou qu'il s'agisse des univers que l'on connaît dans les différents aspects de la connaissance.

Et donc Schrödinger, qui était un grand physicien, un grand théoricien un grand mathématicien, -mathématicien veut dire tout simplement qu'il a des conceptualisations symboliques extrêmement prégnantes, ;ce n'est pas un comptable...-, avait toujours été fasciné par la biologie. D'ailleurs, beaucoup de physiciens le sont, on pourrait citer Bohr; vers la fin de sa vie, Schrödinger a écrit un petit ouvrage tout à fait remarquable qui s'appelle Qu'est-ce que la vie, qui doit faire environ 90 pages -ce n'est pas au poids-, et dans cet ouvrage remarquable qui a vraiment fait le tour de la terre, il disait ceci: la vie est un ordre, et pour se maintenir comment fait-il? Il prélève de l'ordre, à l'extérieur. C'est un ouvrage qui a enthousiasmé bien des personnes, dont j'étais, et c'était un peu mon livre de chevet pendant plusieurs mois. Quand même, il manquait quelque chose, dans cette conception. En effet, un être vivant, on conçoit très bien que c'est quelque chose, qui a la capacité de se reproduire, plus ou moins identique à lui-même, et qui est donc doué de pérennité, et de conservation, et le fait qu'il vive dans un certain habitat fait que c'est un système éco-génétique. On ne peut pas le séparer de son milieu. Or précisément Schrödinger apportait une connotation spéciale au milieu sans parler d'autre chose. Eh bien, un être vivant, du fait qu'il est précisément à peu près identique à lui-même au cours des reproductions, doit posséder un ordre intérieur, qui, nous le savons bien aujourd'hui, est constitué par l'acide désoxyribonucléique, l'Adn, qui est vraiment le grand maître d'oeuvre de tout ce qui est vivant, et qui représente, on peut le dire, un référentiel fondamental pour toute lignée, qu'il s'agisse des familles, des classes, des ordres de la zoologie et de la botanique, ou des genres et des espèces. Donc, cette notion de référentiel interne avait échappé à Schrödinger, tout simplement parce qu'il n'était pas biologiste, et il ne voyait pas la relation fondamentale qu'il y a entre ce système référentiel ce qui s'organisait autour de ce système référentiel,

c'est à dire les amino-acides, qui forment ce que l'on appelle, d'une façon non métaphorique, le texte protéique, qui est vraiment une sorte de système phrastique. En conséquence, on peut considérer, de façon également non métaphorique, que l'Adn est une grammaire spéciale, un système de polymérisation, mais c'est une grammaire.

En conséquence, le moteur informationnel va donc faire état -je vous l'ai expliqué dans une conférence que j'ai donnée il y a quelque temps ici-même- de cette double obligation, à savoir; un référentiel interne, et si on veut bien le considérer, car c'est exact, un référentiel externe qui est tout simplement le milieu de vie. Le moteur informationnel est un système cinétique et potentiellement dynamique qui en quelque sorte, par une intersection entre le vecteur résultant des éléments de la grammaire et le vecteur résultant des éléments du milieu, va battre à chaque instant et dans cette intersection se situe précisément ce qu'on appellera le phénotype, c'est à dire le système développé qu'est notre structure-même comme adulte, ou même déjà comme enfant, mais surtout comme adulte.

A partir de là, la loi, justement, paraît être que tout existant, et c'est même vrai en mécanique quantique et en mécanique ondulatoire pour la structure de l'ADN, que tout existant possède un référentiel, autour duquel s'organiseront les éléments qui lui sont spécifiques. De fait, on trouve, évidemment, que, dans le cas de la linguistique, la grammaire, au sens classique, est le référentiel en question, qui va organiser les éléments ad hoc d'une grammaire spécifique- par exemple la grammaire française, qui ira avec les mots français, qui n'ira pas nécessairement avec les mots étrangers, même de langues équivalentes- mais qui peut, c'est le cas du franglais- qui peut, évidemment, faire une sorte de panachage, mais en principe c'est une conformité lexicale et grammaticale. Dans ces conditions on a un système, au moment de l'énonciation, et c'est ce système d'intersection qui va constituer la phrase énoncée, en fonction des éléments constitutifs

les éléments de coordonnée et d'abscisse qui vont être les éléments instantanés de la génération de cet énoncé.

On peut aller même plus loin. J'ai formalisé également le droit, car le droit est une langue normée, c'est un cas spécial de l'expression langagière, et on peut montrer que les lois sont en relation univèrque avec un milieu de vie qui est justement le socius, c'est à dire l'ensemble psycho-socio-économique: et s'il y a disjonction, s'il n'y a plus intersection, c'est que les lois sont scélérates et que le système n'est pas fonctionnel, en fonction des lois que l'on a voulu énoncer.

A partir de là, on vient à cette idée- ce n'est pas évident, rien n'est évident et en particulier dans le domaine théorique, il faut se garder à droite et à gauche-en l'occurrence, on peut considérer, puisqu'à tout instant, dans un système phrastique ou polyphrastique, les mêmes termes, les mêmes constructions ne vont pas être utilisées, à moins de faire une sorte d'itération délirante-mais normalement, on n'utilise pas toujours les mêmes termes, la même construction-il y a en conséquence des éléments qui peuvent rester permanents pendant un certain énoncé et d'autres qui vont varier. Les éléments permanents, ce sont des invariants pour le moment grammatical et lexical considéré.

Il existe, en mathématique, une procédure pour cela, et cette procédure, pour étudier les systèmes qui sont à variation fragmentaire, c'est la procédure des dérivées partielles. Alors, il n'y a pas lieu de s'affoler: les choses sont simples en elles-mêmes. Ce que devient le système après, c'est autre chose.

(Exposé au tableau).

La notion de pertinence n'est plus seulement un mot à ce moment-là, elle devient un système de démonstration et de calcul, cela va beaucoup plus loin que la simple subjectivité de dire: c'est pertinent ou ce n'est pas pertinent. C'est là où justement l'analyse formelle est rigoureuse, elle apporte autre chose que l'affirmation, elle apporte déjà un élément de preuve, voire même de démonstration, dans la mesure précisément où l'on peut prévoir quelques éléments.

Et que peut-on justement prévoir?

Le principe est donc celui-là: c'est de considérer que les éléments des coordonnées cartésiennes, en l'occurrence, qui constituent les éléments fondamentaux du référentiel syntactique qui va organiser le système lexical, -c'est le moment grammatical que je considère à tout moment- que ceci va décrire entièrement une phrase: on peut faire une analyse aux dérivées partielles de n'importe quelle phrase, de n'importe quelle langue de cette façon. C'est absolument universel, car la procédure mathématique des dérivées partielles est universelle.

Ceci dit, justement, ce n'est pas toujours la même chose de travailler avec un système qui est figé et un système qui ne l'est pas. C'est là également une critique que j'ai énoncée tout à l'heure envers le chomskysm. Une formalisation statique, qui se voulait mécanique, mais qui s'est avérée plutôt machinale que mécanique. Ici, pas du tout. Nous allons vraiment faire une analyse en suivant le texte de très près, et nous allons ajouter des coefficients différentiels partiels à chaque constituant qui existe, qui varie ou qui ne varie pas. C'est un moyen d'évaluer les deux par une sorte de contraste, mais un contraste qui est absolument formel. Je suis donc arrivé à la notion de linguistique probabiliste quand j'ai traité de l'anaphore. Voilà de quoi il s'agit: prenons un exemple: "Pierre a dit qu'il viendra demain, Paul aussi". Le problème est le suivant, c'est que l'on montre que l'anaphore est une procédure de chaîne de Markov, c'est à dire un processus de discrétisation probabiliste tel que tout le passé se trouve récapitulé dans l'instant premier, et le moment pénultième est particulièrement important. Or ce moment pénultième c'est: Qui est Pierre? Qui est Paul? Comment se fait-il que je puisse dire -et être compris-: "Pierre viendra demain"? Cela veut dire que je parle français, qu'il y a une convention, un consensus entre ceux qui sont francophones, et dans ces conditions effectivement les choses sont claires. Ce qui veut dire que l'explicite énoncé "Pierre viendra demain", etc, dépend d'un implicite d'antécédence, laquelle antécédence correspond d'abord à la connaissance de la langue en question, et d'autre part au fait que l'on connaît les agents. Alors, à partir de là on peut aller beaucoup plus loin, on peut montrer qu'effectivement ce n'est pas seulement un cas singulier, il s'agit vraiment d'une totalité, que j'appelle la linguistique probabiliste, et cette totalité tient compte par exemple de processus stylistiques quand on voit, au cours d'un

système polyphrastique évoluer la pensée du locuteur ou de l'écrivain qui va de plus en plus vers quelque chose, une sorte de but plus ou moins marqué, plus ou moins implicite -et dans ces conditions il s'agit encore d'un autre aspect des choses, ce n'est plus un processus de Markov, c'est ce qu'on appelle un processus ergodique, qui se détermine en avançant. Plus on dit -en principe, si c'est pertinent- et plus on précise son dire. C'est bien le cas, et on peut le faire de différentes façons, d'où l'analyse stylistique qui vient justement à partir de l'analyse ergodique.

Or la chose essentielle pour aujourd'hui, c'est que la notion linguistique -en fouillant, je suis donc venu sur l'implicite à partir d'une recherche purement formelle: c'est un bon point, si je puis dire, pour la théorie- cette notion d'implicite est beaucoup plus importante qu'on ne pouvait l'imaginer- cela n'apparaît pas clairement chez les auteurs, c'est beaucoup plus important dans notre domaine de la linguistique générale et de la sémiologie en particulier. Les dictionnaires ne donnent pas des sens, ils donnent des définitions. Quand un étudiant dit: "Je vais regarder le sens de ce mot", comme nous l'avons tous fait, on ne regarde pas le sens: on va chercher un système d'équivalence: on tombe dans une classe d'équivalence mathématique. On va chercher une nouvelle expression, ou un autre terme, qui va être équivalent, qui va être déjà plus ou moins synonyme. On va donc chercher un système d'équivalence, qui va permettre de cerner, de la façon la plus univoque possible, la définition que l'on entend donner au terme ici considéré. Le sens vient tout à fait d'une autre chose: justement il vient- et déjà, les vieux auteurs l'avaient plus ou moins compris- du non-dit, de l'implicite qui va être suggéré, canalisé, par l'explicite. Si je dis par exemple: "la mer", cela évoque immédiatement dans l'esprit de chacun, d'abord, la mer, disons, sui generis, et puis "elle est déferlante elle est calme, elle est au soleil, elle est en pleine nuit, il y a une tempête, etc", et chacun va donc apporter, en quelque sorte, non pas une subjectivité vraiment, mais son idiosyncrasie de l'expérience de la mer en tant que telle. Cela va évoquer des souvenirs et à partir de ce moment- on se mettra d'accord sur la grande définition de la notion de "mer", -à moins qu'il y ait des contestations délirantes, mais on va se mettre d'accord quand même-, mais chacun, dans son idiosyncrasie de l'implicite, aura sa propre évocation de ce système complexe, dénommé "mer".

En conséquence, le sens vient de cet affluent d'implicite qui est donc provoqué par l'énonciation d'un explicite. En effet, si maintenant je complique ce système explicite, si j'en fais un système phrastique, à ce moment, tous les éléments vont jouer pour solliciter l'évocation idiosyncrasique- j'insiste- de l'implicite.

Et ceci est extrêmement important: il faut bien définir les choses à l'aurore d'une approche comme celle-là: la mémoire génétique, notre hérédité, elle est propre à chacun. Nous sommes tous uniques. Les travaux de Dausset, qui a eu le prix Nobel, ont bien prouvé que le système HLA est entièrement spécifique de tout individu. Ce qui est également remarquable, c'est que notre expérience de vie est aussi absolument individuelle. En conséquence, notre mémoire de vie, c'est à dire la mémoire écologique, est également absolument unique. et en plus je ne peux pas pénétrer dans votre cerveau comme vous ne pouvez pas pénétrer dans le mien: donc c'est par un jeu d'implicite plus ou moins explicite que nous allons pouvoir communiquer, mais également, chose remarquable, on parle trop du langage comme un système de communication: c'est un système de pensée fondamentalement: or la pensée est justement strictement implicite. On peut évidemment énoncer à partir du moment où on décide de l'énoncer, mais si je reste muet? -soit parce que c'est indisable, soit parce que c'est indicible, soit parce que c'est aporique? Eh bien ce sera dans le plus grand secret de mon idiosyncrasie que j'ai cette pensée, et ce sont bien d'ailleurs les procédures contemplatives et méditatives utilisées beaucoup de catégories d'hommes qui veulent s'évader d'un monde un peu trop explicite, et dans le mauvais sens du terme. Vous voyez donc comment les choses se greffent: c'est un long travail, c'est extrêmement difficile. On est complètement investi par la chose, et on ne peut pas, finalement, être tellement dans le vernaculaire, à ce moment-là. On y prête attention, mais en fait ce n'est pas l'objet de la chose. L'objet, c'est d'arriver à comprendre ces lois qui gouvernent, par exemple, ici, le langage.

Donc, nous voyons un moteur informationnel, passible d'un traitement aux dérivées partielles, qui admet des procédures de probabilisme, et qui nous conduit directement au fond de la question: l'implicite. Car finalement nous sommes noyés dans un monde d'implicite. L'inconnu, c'est l'implicite. Le connu caché, aussi, certes, mais l'inconnu que nous cherchons quand nous voulons expliciter quelque chose, c'est de l'implicite. On peut donc, par une analyse à la fois algorithmique et dans une expression plus psycholinguistique, et plus sémiologique- je crois qu'on ne peut plus dissocier maintenant la sémiologie qui s'occupe du sens comme de l'implicite et la linguistique qui s'occupe de l'explicite: cela fait donc une sémiolinguistique-, on peut donc grâce à cette sémiolinguistique atteindre au plus fin- actuellement, ne nous faisons pas d'illusion- atteindre un niveau d'explication qui n'avait pas pu être atteint par les autres procédures ou purement qualitatives, et souvent subjectives, ou qui se voulaient formelles et qui ont, hélas, échoué.

Justement, puisque je parle de mathématique, il est important de considérer que la mathématique est justement une langue universelle. C'est bien le projet de l'Homme en algorithmisation que de pouvoir être compris par tous, c'est à dire une sorte de latin, d'esperanto plus exactement, mais un esperanto qui va plus loin que le domaine communicationnel, qui est de construction et de prédiction. Quand Le Verrier découvre une planète, personne ne pouvait le faire autrement que par les mathématiques. Donc le langage mathématique est une bijection tout à fait singulière: c'est une représentation analytique qui va être constructible, mais beaucoup plus que le verbe au sens de la qualité des langues, au sens classique, c'est une construction qui est capable de prédire avec précision: là, à tel endroit, à telle heure, dans le ciel, si vous regardez, vous trouverez telle planète. C'est quand même à mettre au compte de la mathématique. Et cela fait partie de cette pluridisciplinarité naturelle, je dirais, du mathématicien, qui peut ne rien connaître du tout d'une science, en avoir seulement les rudiments, et dire: il faut faire cela, et cela, et c'est comme ça. C'est en ce sens, vraiment, que nous nous trouvons devant une langue universelle et inventive.

Il en va tout autrement en poésie, comme vous le savez, en poésie verbale et même en poésie picturale, et les autres formes de la poésie, de la genèse, en somme, lyrique. On pourrait retracer tout l'historique de la pensée lyrique: il est remarquable que dans la pensée lyrique depuis les post-romantiques, ou à peu près, ou déjà chez Holderlin, dans les poèmes de la folie d'Holderlin, - ce sont des espèces de claquements de mots, de paradigmes lancés, et il avait beau être fou, cet Holderlin, cela fait quelque chose, comme disait ma concierge, cela ne vous laisse pas indifférent- et après il y a Rimbaud, fantastique phénomène du verbe, on l'oublie trop, il faut relire Rimbaud en linguiste et regarder ce qu'il voulait vraiment exprimer. Ce qu'il y a dans la poésie moderne et contemporaine en tout cas, c'est justement ce système qui est lui au contraire complètement polysémique au maximum, qui s'ouvre sur l'image que peut provoquer l'adjonction d'un mot à un autre mot, par exemple lorsqu'Eluard dit: "Je me suis pris à caresser la mer qui hume les nuages", tout de suite les invocations, les évocations sont multiples et chacun va commencer à vibrer au niveau limbique, émotionnel, et va comprendre qu'il y a un moment extraordinaire dans ce vers. Mais, déjà, dans Mallarmé, - l'importance de Mallarmé est absolument considérable -, on l'a, je crois, très mal compris, et quand il dit, par exemple: "Une dentelle s'abolit

Dans le doute du Jeu suprême  
A n'entrouvrir comme un blasphème  
Qu'absence éternelle de lit",

c'est du charabia; non, ce n'est pas du charabia. Là justement, chaque élément va être un élément d'implicite transcendant, et la cohésion, - indépendamment de la musique: c'est secondaire: n'oublions pas que Mallarmé a dit dans un poème: "Il est bien entendu que je suis parfaitement mort", c'est à dire: "Je me débarrasse complètement de cet environnement qu'on veut m'imposer", donc s'il dit cela ce n'est pas tellement pour la musique-, il le dit parce qu'il a en lui cette effluence d'images, et qu'il va désigner- Mallarmé est un déictique extraordinaire-, et qu'il va le faire par le mot juste, pour autant que le mot puisse être juste, pourrait-~~xxxx~~ on dire là-dessus, mais en tout cas il est un fait que les poèmes de Mallarmé ont cette substance qui fait qu'on ne peut pas les contrefaire.

Ceci me conduit d'ailleurs à une réflexion sur l'exposé qu'avait fait notre ami Perrot sur l'adjectif épithète. Il donnait comme exemple: "un poète méchant", c'est à dire absolument invivable, et l'inversion, la commutation abélienne, le "méchant poète". Mais ce qui est curieux, c'est que par un processus de démotisation actuel, le terme "méchant" a changé de sens: il a à la fois pris le sens de violence, "un poète méchant", et il est devenu, le terme "méchant" antéposé, autre: quand on dit "un méchant matériel électronique", cela veut dire qu'au contraire c'est un "excellent matériel électronique"! Il y a même des affiches qui ont été apposées à Paris il y a quelque temps. Ce qui veut dire qu'on a peut-être là une nouvelle figure de rhétorique, en ce sens que la préposition ou la postposition va influencer certes sur le sens- c'est la sollicitation par ordre des mots, on est alors en plein dans la question- mais la connotation moderne que l'on donne au terme "méchant" change. On attribue à ce terme "méchant" comme antéposé à "poète" le sens qu'il est à la fois "agressif" dans son métier de poète, si l'on peut parler de métier en l'occurrence, et qu'il a une "violence" qui est incontestable, une "présence": c'est un "méchant matériel", c'est un "méchant poète". Je ne connais pas, mais je ne suis pas rhéteur, ni rhétoricien, une figure de rhétorique comme celle-là.

Ceci dit, je voudrais venir maintenant au niveau non plus mathématique ou logique du traitement de l'implicite, mais à la psycho-physiologie. C'est absolument indissociable. Vous ne pouvez pas, aujourd'hui, étudier pleinement la théorie, établir une théorie de la langue, génériquement parlant, sans être psycho-physiologiste- parce que tout se passe quand même dans la tête, plus exactement dans le cerveau-, et en même temps, logicien, et éventuellement, mathématicien.

Les magnifiques travaux de Sperry sur les split brain ont montré essentiellement ceci: -c'est extrêmement important, et dans Brain and Language il y a énormément de publications: c'est un des avènements de la linguistique-Sperry trouve ce qui avait déjà été plus ou moins vu par d'autres, mais il comprend: il va vers l'implicite. Il comprend que l'hémisphère gauche est analytique, c'est à dire qu'il va effectuer un travail de discrétisation, et l'hémisphère droit est synthétique, il globalise, tandis que l'autre va chercher le détail. Il est remarquable d'ailleurs qu'au point de vue évolutif, l'hémisphère droit est très antérieur, plus ancien donc, que l'hémisphère gauche. Ceci est tout à fait étonnant, c'est un énorme problème d'évolution du système nerveux central. Il est donc remarquable que notre ancêtre- Australopithèque, Pithécantrophe-, Habilis-, avait une capacité de globaliser avant d'avoir une capacité analytique. Et il semble bien que c'est au moment Sapiens qu'apparaît cette capacité extraordinaire de disséquer le monde en morceaux pour le reconstituer ensuite. Et c'est justement le début, le Néolithique, l'agriculture, la domestication des animaux, le langage bien installé, la poterie, enfin des choses qui ne sont pas évidentes du tout. Vivre en synchronie, très bien! mais il faut aller voir l'implicite de la diachronie, car tout est là, dans le sens où l'on cherche à aller vers le fondement explicatif d'une science.

Avant Sperry et ses disciples, l'hémisphère droit était considéré comme un hémisphère idiot- on montrait toujours, dans les livres de neurologie, tous les éléments anatomiques de l'hémisphère gauche, parce que celui-là parlait, intégrait, or, loin de là: l'hémisphère droit est capable de saisir la globalité instantanément-, globalité qui sera analysée par l'hémisphère gauche.

Prenez d'abord un exemple anecdotique: des travaux américains ont montré récemment que lorsque l'on dit un conte ou une fable à des sujets qui sont split brain ou qui ont une altération de l'hémisphère droit ou

gauche, -ceux qui ont une altération de l'hémisphère droit ne sont pas capables de comprendre la morale de la chose. Ils sont capables de l'intégrer, peuvent redire à peu près de quoi il s'agit, mais ils ne comprennent pas à quoi cela sert: ils ne comprennent pas le sens de la fable. Ce qui veut bien dire encore que cette capacité holistique est considérable. Et comprendre donc, l'implicite, le sens, c'est cela: c'est l'hémisphère droit. Ce n'est pas l'hémisphère gauche. Ils travaillent en collaboration, autant que faire se peut: on les dit ennemis, alors qu'en fait ils sont complémentaires. Mais c'est à la mode, les ennemis.

Cet hémisphère droit a encore une autre propriété. Dans une expérience qui réalise un split brain artificiel sur des sujets normaux au moyen de lunettes, on présente à un sujet une clef ancienne, une grosse clef de cave, de campagne par tachystoscopie ou tachyscopie, à gauche, l'oeil droit étant fermé. Ensuite on met le sujet devant une table sur laquelle il y a des objets: pointe bic, cendrier, etc, et une clef de sûreté de voiture. Il y a une dizaine d'objets. On demande de reconnaître par le tact l'objet. Il va à la clef. C'est le concept-clé qui a été intégré au moment de la présentation tachyscopique- la clef étant pourtant tout à fait d'une autre structure: Il reconnaît la fonction-clé: c'est cela, le sens. Il n'est donc pas étonnant que l'hémisphère droit soit effectivement le centre de cet implicite qui correspond à cette fonction du sens, et dans des conditions plus élaborées, noétiques, par le sens, on arrive à la signification, c'est à dire aux niveaux les plus élevés de l'intégration humaine, le niveau anagogique, spirituel, métaphysique, par exemple l'idée de Dieu, qui est l'implicite absolu. Et comment justement nos ancêtres, et même les Néandertaliens qui sont des pré-sapiens, qui ne sont pas dans notre lignée, avaient le culte des morts, ce qui est tout à fait extraordinaire, parce que l'avidence est toujours à découvrir: c'était pour eux un travail considérable d'imaginer qu'il y avait quelque chose au-dessus de nous, ou en dessous, parce qu'après tout nous sommes au ciel: la Terre est au ciel.

En conséquence, voilà la fonction fondamentale de la structuration hémisphère droit/ hémisphère gauche de notre cerveau, lequel est vraiment unique, puisqu'il est seul à notre connaissance porteur de la parole captée et de la parole motrice, celle que l'on peut énoncer. J'insiste également sur ce fait que tous ces phénomènes-les organisations grammaticales et lexicales-se développent dans le domaine des millisecondes. Et déjà cent millisecondes c'est une hésitation, et un bon psychologue saura, s'il a l'oeil radiographique et verra l'hésitation. Parler couramment une langue veut donc dire que l'on organise à tout moment

que l'on extrait de la mémoire les mots, et les mots ad hoc en même temps que la construction ad hoc- et on les extrait dans le domaine des millisecondes. C'est tout à fait extraordinaire, et d'autant plus que non seulement nous les organisons dans notre cerveau à cette vitesse-là, mais en plus la réalisation qui met en jeu un système extraordinairement complexe, le système ventilatoire, le système phonatoire, toujours dans ce domaine des millisecondes. On n'a pas assez insisté sur cela. J'ai encore une faculté de m'étonner: je suis un gosse.

Cette question d'implicite nous conduit également, justement, au bon choix des termes. Comment se fait-il qu'il y ait une propriété des termes? On dit: "il aurait plutôt fallu utiliser ce mot", etc. Il s'agit ici également d'une chose étonnante: c'est le bon synonyme qui est sorti quand il y a un système de synonymes. Lorsque l'on parle correctement, il n'y a pas d'hésitation. C'est le bon mot, le mot juste que l'on choisit, qui est en pertinence de clarté. Il y a donc là un système de filtration dans le système hémisphère droit/ hémisphère gauche, qui permet ce choix, lequel est un choix plus ou moins probabiliste, mais je dirais de déterminisme stochastique. Autrement dit, la construction d'une phrase, étonnamment, est un processus de ce type.

On a dit qu'il y avait un esprit de finesse et un esprit géométrique. La topologie, c'est les deux, parce qu'elle est la science des relations morphologiques et notamment des déformations. On a dit que c'était la science des élastiques, c'est aussi la science des plastiques. C'est également, ajouterais-je, la science des enfants de la maternelle, le pliage, le découpage et le collage. Je vais en donner un exemple, celui du ruban de Möbius, par identification bord à bord après rotation de 180 degrés, où, si l'on suit le système, on va du vrai au faux et du faux au vrai sur une surface. Ce qui est remarquable, c'est que ce ruban, qu'on appelle un fibré non-orientable, a des propriétés extraordinaires. Globalement-globalement: hémisphère droit-, il renferme cette ambiguïté de porter sur sa face unique les deux éléments de la table de vérité: vrai et faux. Mais c'est vrai pour tout système d'antonymes, et c'est là où nous allons en venir aussi aux synonymes. Mais si l'on fait un découpage, localement, n'importe où, vrai et faux réapparaissent sur deux faces. Le passage du global sur le ruban à un élément du local, qui n'est pas infinitésimal, qui peut l'être, va redonner la structure biface vrai/faux. Donc localement -hémisphère gauche-, l'analyse conduit

à ce fait qui dépasse le merveilleux du ruban de Möbius et introduit le fait que l'on retrouvera les éléments analytiques classiques.

Mais allons plus loin et faisons ce qu'on appelle une chirurgie dans le sens longitudinal: on obtient un système à double torsade. On ne sait pas actuellement, on ne comprend pas ce qui se passe sur un ruban de Möbius. Là, le système est un peu plus complexe encore. On ne peut pas appliquer à un système de ce type la logique classique, la logique d'Aristote.

La logique topologique amène donc à cette idée qu'il y a un local qui conserve ses propriétés classiques alors que le global dont il est issu a les propriétés topologiques, et c'est là où git l'esprit topologique. Si l'on n'applique pas cette logique topologique dans l'analyse linguistique, par exemple, on perd beaucoup.

N'importe quel système d'antonymes est donc passible d'un traitement par la logique topologique. En effet vrai/faux ou vrai/ non vrai comme antonymes comportent tous les éléments qui sont entre le vrai extrême et le faux extrême, éléments de pondération, de subtilité, -"raisonnable, invraisemblable, judicieux", etc. On a tellement été obsédé par la notion de quantification dans les problèmes de linguistique notamment, qu'on en a oublié la qualification, qui est quand même le fondement de la langue. On va donc trouver des catégorisations de termes qui vont appartenir à des familles. Dans tous les cas de constructions lexico-grammaticales, on ne peut pas toujours joindre un terme de telle famille avec n'importe quel autre. On ne peut pas par exemple joindre "judicieux" avec "faux", ou "judicieux" même avec "vrai". Car la définition lexicographique est différente et correspond effectivement avec ce qu'on appelle l'intuition -hémisphère droit- qui n'est pas autre chose que l'instinct des animaux, mais transcédé au niveau humain grâce à son néo-cortex extrêmement développé. Nous avons donc cette intuition que quelque chose qui est juste n'est pas nécessairement vrai. On peut le faire démontrer par des enfants sur des problèmes simples d'arithmétique.

Dans un système comme cela, si l'on prend toutes les oppositions simplement dans le domaine du vrai et du faux, on va trouver au moins une soixantaine de termes qui vont s'opposer comme antonymes. Dans une analyse diagonale, de type topologique, on trouve à ce moment QUELQUES TERMES que ces termes qui s'opposent, mais pas tout à fait, sont plus ou moins synonymes. Ce processus-là, c'est la synonymisation des antonymes, et c'est ce que fait, ou plus exactement comprend parfaitement notre cerveau lorsqu'il extrait le terme juste, absolument ad hoc à la circonstance énonciative.

Cette analyse topologique permet donc d'affiner la description en des termes de qualificateurs de vérité, non de quantificateurs. Ce n'est pas un hommage rendu à la vertu linguistique, c'est véritablement quelque chose qui correspond au fait linguistique, qui est fait de nuances, et pas seulement de couleurs. Il y a des teintes, et des nuances dans les teintes. Si l'on fait une formalisation qui ne tient pas compte de ces nuances, de ces teintes, on ne peut décrire un système aussi fin, aussi définitoire, qui se veut le plus précis dans ce qu'on appelle le contexte.

Le point important également, c'est que ce niveau le plus élevé, celui de la signification, est un niveau sémasio-onomasiologique qui met en cause les relations étroites entre hémisphère droit-capable, tout de suite, de tout voir et comprendre: c'est vraiment "Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu"- et puis qui va se mettre à ratiociner, à analyser, point par point, qui va "laisser venir", ce qui n'est plus seulement un processus analytique au sens strictement scientifique qui, à la limite, va constituer cet amas de cailloux que sont les faits- et nous voulons construire des maisons, ce qui implique énormément de pondération et de pénétration d'esprit. Cette espèce de tranquillité, de prudence dans l'approche, qui est liée à la fois à une dynamique extrêmement vive, cette prudence dans le classement et l'analyse, c'est justement ce niveau sémasio-onomasiologique. Encore une fois, ce qu'est la vie méditative, la vie contemplative, c'est cela, avec des niveaux différents: il y a des gens qui ont une puissance de vie méditative, d'autres moins, cela dépend alors de leur infrastructure profonde que nous ne connaissons pas actuellement.

Voilà donc pour situer cette approche qui est une approche pénible, il n'y a pas de semaine de quarante heures pour cela, il y a la quête extrêmement rigoureuse et difficile de ces lois.

Il existe donc des lois de la linguistique, qui sont aussi belles que celles de la thermodynamique, je ne dirais pas aussi grandes, car nous vivons sous l'égide des lois géantes de la thermodynamique.

Car tout ceci se traite absolument en termes de théorie de l'information, c'est à dire la notion d'entropie et de négentropie.

Il y a deux entropies, et c'est ce qui introduit la confusion totale. Et je ne parle pas des rhématisations de certains pseudo-philosophes. Pour le thermicien (Carnot: un ingénieur qui découvre les lois universelles il y a les deux lois de Carnot: 1. L'énergie se conserve dans un système clos, l'Univers. 2. L'énergie se dégrade. La nuance est introduite par des thermodynamiciens belges, et notamment Defay, qui introduit la notion

de milieu ouvert. Comment se fait-il en effet qu'un être vivant ne soit pas complètement entropique? Il a cette idée qu'un être vivant, qui croît, qui est néguentropique, ce qui est un paradoxe, n'échange pas seulement de l'énergie, mais aussi de la matière. Nous vivons toujours et partout sur le rapport néguentropie/entropie. N'importe quelle circonstance peut être formalisée à partir de cela.

Le point remarquable est donc qu'il y ait deux entropies, celle du thermicien (Carnot, Clausius, Boltzmann, personnage fantastique, qui disparaît-voilà de très grands penseurs, qui font une science constructive) qui a une équation simple: la variation de chaleur par rapport à un référentiel qui est la température absolue.

Chose étonnante, l'entropie de l'informaticien n'est pas celle-là du tout. On trouve  $S = k \log P$ , le coefficient  $k$  étant simplement un coefficient "cas d'espèce". Pour la thermodynamique, c'est également vrai depuis Boltzmann.

Quelle est la relation? Elle n'est pas du tout évidente et j'ai mis des années à la comprendre. Comme chacun sait, la chaleur est due aux frictions des molécules les unes contre les autres, c'est un état d'agitation, donc de distribution. C'est à dire qu'à tout instant, par exemple dans cette pièce, les molécules de gaz ne sont pas dans la même complexion, configuration ("pattern", c'est tout simplement "configuration"). L'idée absolument géniale de Boltzmann est d'avoir compris qu'un phénomène thermique était lié à une morphologie. C'est lui, finalement, le grand fondateur de la physique moderne, qui en a compris les grandes idées, avec cette relation entre la morphologie et l'énergétique. Qu'y a-t-il d'autre dans la physique? Le logarithme de la probabilité, Boltzmann l'appelle une complexion. Il y a, à tout instant,  $x$  complexions, comme on peut dire qu'une phrase aussi est une complexion, une configuration munie de la topologie de l'ordre, d'une façon parfaitement qualifiée par les qualificatifs de vérité, de synonymes, etc. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que la chaleur est un état de distribution, et en conséquence un état de forme entre les molécules. La théorie de l'information, qui est entièrement incluse dans cette formule, n'est pas du tout en opposition, comme on le dit, avec l'entropie du thermicien, c'est une conséquence logique de cette entropie. Toute complexion -voilà une loi- peut être mise sous une forme probabiliste. C'est exactement le cas de l'organisation du verbe: c'est une complexion qui possède fondamentalement une expression qui est probabiliste, et qui correspond en plus au travail en coordination de l'hémisphère gauche, qui est celui de l'explicite, en quelque sorte, et de l'hémisphère droit qui est celui de l'implicite.

Aporie fondatrice et aporie terminale.

Tout système théorique est un bornage entre une aporie de base (ou système d'axiomes choisis en référence et sur lesquels existe un consensus, convention co-admise pour instituer un ordre) et une aporie d'arrivée après développement à son maximum du potentiel inclus dans l'aporie de base. Le modèle ne peut être développé indéfiniment. On s'aperçoit que les modèles ethnoculturels n'ont qu'un temps, plus ou moins long selon le potentiel d'aporie fondatrice.

→ ( Les théories linguistiques, comme toutes choses, évoluent, on observe que les théories structuralistes classiques sont fondées sur les principes qui régissent nos langues et dans un esprit de catégorisation, de classement, de comptabilité qui caractérise nos sociétés. La linguistique chomskyenne, dans la logique propre du système, est l'outrance de cette introversion, et le parachèvement de ce que contenait l'aporie de nos sociétés (centrage sur l'anglais et l'usage de l'ordinateur). Par l'inventaire fait de la totalité des langues et l'effort d'une conception physique et métaphysique du monde, cette théorie a marqué le p.s. )

L'aporie de base est fondée sur un indémontrable; en montant s'écoule toute la richesse contenue dans ce système d'aporie, aboutissant en fin de compte à une mer d'aporie. A partir d'un potentiel d'aporie fondatrice riche, vigoureux, flamboyant, on arrive à un potentiel zéro d'aporie terminale. Les grandes œuvres sont ainsi potentiellement contenues dans le système. Leur foisonnement mène une néguentropie (de création) énorme. Mais il épuise en même temps le milieu (tout apport d'ordre se fait par suction d'ordre lentour) et augmente ainsi l'entropie. On a tiré trop de néguentropie du milieu: on tombe alors dans l'aphigouri. C'est pourquoi les civilisations sont mortelles. L'explication en est conforme aux lois générales de la

thermodynamique.

L'aporie fondatrice correspondit à une certaine réalité, même indémontrable, reçue par l'intuition, à un factuel, donc à un conceptuel. Ceci pose le problème du thème et du rhème. Si l'on pose le rhème comme ce qui est dit sur une chose (laquelle est posée par le thème), on admettra que le thème est déjà rhématisé (puisqu'il est nommé). Il est porteur par là-même d'une rhématisation. Il s'insère dans un contexte thématique à titre d'élément-repère de rhématisation. Une phrase possède un thème (ou potentiel propositionnel), lequel, selon le génie de l'écrivain, sera plus ou moins rhématisé. Mais en tirant la néguentropie de son être et de son expérience, il pourra en arriver à arrêter son œuvre, ou à introduire une circularité de la pensée une fois que la rhématisation du thème est perdue. La législation thermodynamique se retrouve ainsi dans la phrase, et le discours, le texte, témoignant de l'obligation du polyphrastique discursif. Car l'énonciation est linéaire et la pensée non-linéaire. Il faut donc, pour être compris, couler la pensée dans le moule de la langue, il faut organiser thématiquement le rhème.